

Albert Laberge, contestataire avant l'heure

Albert Laberge, a protester before his hour

Jean-Pierre Boucher

L'intime et le privé au Québec

Volume 3, Number 1, 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1000570ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1000570ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)

1923-8231 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boucher, J.-P. (2000). Albert Laberge, contestataire avant l'heure. *Globe*, 3(1), 137–157. <https://doi.org/10.7202/1000570ar>

Article abstract

"La vocation manquée" (The failed vocation), the final short story in the collection *La Fin du voyage* (The End of the Journey) (1942), is an opportunity for the novelist Albert Laberge (1871-1960) to denounce the power religion has over education. His critique is realized as much through the narrative of the life of the unhappy hero pursued by his college for having had banned books in his possession, as through allusions made to works by other authors such as Ovid, Voltaire, and Dumas. Laberge thus appears as a precursor to the contention which arose during the Quiet Revolution.

Albert Laberge, contestataire avant l'heure

Jean-Pierre Boucher
Université McGill

Résumé – «La vocation manquée», la nouvelle de clôture du recueil *La Fin du voyage* (1942), est l'occasion pour le romancier Albert Laberge (1871-1960) de dénoncer le pouvoir religieux dans l'éducation. Sa critique est faite tant par le récit de la vie du malheureux héros chassé de son collège pour avoir eu en sa possession des livres interdits, que par les allusions faites à des œuvres d'autres écrivains, tels Ovide, Voltaire et Dumas. Laberge apparaît ainsi comme un précurseur de la contestation qui surviendra pendant la Révolution tranquille.

Albert Laberge, a protester before his hour

Abstract – “*La vocation manquée*” (*The failed vocation*), the final short story in the collection *La Fin du voyage* (*The End of the Journey*) (1942), is an opportunity for the novelist Albert Laberge (1871-1960) to denounce the power religion has over education. His critique is realized as much through the narrative of the life of the unhappy hero pursued by his college for having had banned books in his possession, as through allusions made to works by other authors such as Ovid, Voltaire, and Dumas. Laberge thus appears as a precursor to the contention which arose during the Quiet Revolution.

Albert Laberge est un écrivain aussi prolifique que méconnu. Il meurt, début avril 1960, à l'orée d'une révolution qu'il a espérée toute sa vie. Entre 1936 et 1953, il fait paraître entre autres livres sept recueils de nouvelles regroupant plus de deux cents textes, tous en édition privée et à faible tirage¹. Par crainte de la censure religieuse —

¹ Ce sont : *Visages de la vie et de la mort*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie Modèle Limitée], 1936, 287 p.; *La Fin du voyage*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1942, 413 p.; *Scènes de chaque jour*, Montréal, Édition privée, [Imprimerie de Lamirande], 1942, 270 p.; *Le Destin des hommes*, Montréal, Édition privée, 1950, 273 p.; *Fin de roman*, Montréal, Édition privée, 1951, [IV], 269 p.; *Images de la vie*, Montréal, Édition privée, 1952, 117 p.; *Le Dernier Souper*, Montréal, Édition privée, 1953, 163 p.

un extrait de *La Scouine*², son unique roman, avait été condamné en 1909 par l'archevêque de Montréal — et aussi par peur de retrouver ses livres parmi les invendus dans les librairies d'occasion, il les offre à quelques amis, refusant toujours de les vendre. Aussi, à sa mort, il est quasi inconnu même des littéraires. Encore aujourd'hui, peu d'entre eux ont lu de lui autre chose que *La Scouine*, sa seule œuvre disponible dans le commerce, ou encore les textes que Gérard Bessette a réunis dans son *Anthologie d'Albert Laberge*³. Veut-on lire des recueils entiers de Laberge, il faut alors se faire collectionneur et acheter ses œuvres au prix fort, si on les trouve, ou encore fréquenter les cabinets de livres rares des quelques bibliothèques universitaires qui en possèdent certaines, voire toutes⁴.

Quand on se donne cette peine, on découvre un nouvelliste à l'imagination fertile, et dont la connaissance du métier est étonnante pour l'époque. *La Scouine* exceptée, les dates de publication des livres de Laberge (1936-1955) recourent en effet presque exactement l'époque duplessiste désignée depuis comme celle de la Grande Noirceur. Par comparaison, les nouvelles de Laberge se signalent par leur action débordante et par le mouvement incessant des personnages. La vitalité de cette œuvre indique que l'immobilisme de l'époque n'était peut-être pas aussi généralisé qu'on le croyait.

Ce n'est pas sa seule originalité. Aucun sujet ne paraît tabou à Laberge. Avant l'arrivée des romanciers de la ville, il décrit les mœurs des citadins de différents milieux sociaux et critique le pouvoir clérical qui interdit de penser, de lire et d'écrire librement. Les études d'ensemble ne pourront prendre leur essor que lorsque les œuvres de Laberge seront accessibles. Pour l'heure, mieux vaut analyser des textes particuliers⁵. Publié en 1942, *La Fin du voyage*⁶ est le recueil le

² *La Scouine*, Montréal, Édition privée, Imprimerie Modèle, 1918, [XII], 134 p.; édition critique par Paul Wyczynski, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, «Bibliothèque du Nouveau Monde», 1986, 299 p.

³ Gérard Bessette, *Anthologie d'Albert Laberge*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1962, XXXV, 310 p.; édition de poche, 1972, XL, 259 p.

⁴ La bibliothèque McLennan de l'université McGill possède la collection complète.

⁵ Quelques chercheurs ont ouvert des pistes. Voir en particulier Jacques Brunet, *Albert Laberge, sa vie et son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, «Visage des

plus ambitieux de Laberge, regroupant vingt-quatre nouvelles et totalisant plus de quatre cents pages. Les nombreux textes liminaires et la nouvelle de clôture, «La vocation manquée», qui se répondent aux extrémités du recueil, dénoncent la mainmise du pouvoir religieux sur le système d'éducation en place à l'époque.

Le début et la fin d'un livre sont en effet les deux endroits qui se prêtent le mieux à l'aveu par un auteur des influences exercées sur lui, du moins celles dont il reconnaît la filiation. En ouverture, des textes liminaires indiquent au lecteur, avant même qu'il n'entreprenne sa lecture, de quelle famille d'esprits l'auteur se réclame, à quelles sources il a puisé, de quelle manière il veut que son livre soit lu. C'est là la manifestation peut-être la plus forte d'une intervention d'auteur s'exprimant en son nom propre, et non sous le couvert de narrateurs ou de personnages fictifs. Telle est souvent la fonction des épigraphes où l'auteur cite des œuvres ayant une parenté avec la sienne, invoquant la protection des auteurs cités, sans besoin de leur autorisation quand ils sont morts. Voilà aussi la raison des dédicaces permanentes où un auteur témoigne de son admiration pour une personnalité littéraire ou autre. Voilà encore le rôle des préfaces,

lettres canadiennes», 1969, 176 p.; France Ouellet, *Répertoire numérique du fonds Albert Laberge*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1991, 127 p.; Benoît Beaulieu, «La Fin du voyage et autres recueils de nouvelles d'Albert Laberge», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1940-1959*, t. 3, Montréal, Fides, 1982, pp. 396-402; Jean-Pierre Boucher, «La Scouine d'Albert Laberge. L'architecture du cercle», *Revue d'histoire littéraire du Québec et du Canada français*, «La critique littéraire», no 14, été-automne 1987, Les Presses de l'Université d'Ottawa, pp. 109-143; Claudette Dagenais, «La mort dans l'œuvre d'Albert Laberge», *Co-Incidences*, vol. 3, no 3, octobre-novembre 1973, pp. 32-44; François Gallays, «Albert Laberge. Une esthétique du grotesque», *La Nouvelle au Québec*, Archives des lettres canadiennes, t. IX, Publication du centre de recherche en civilisation canadienne-française de l'Université d'Ottawa, Fides, 1996, pp. 75-86; Jean-Paul Hudon, «La Veillée au mort d'Albert Laberge et *La Guerre, yes sir!* de Roch Carrier», *Co-Incidences*, vol. 3, no 2, mars-avril 1973, pp. 46-54; Michel Lemay, «Le rêve dans l'œuvre d'Albert Laberge», *Co-Incidences*, vol. 3, no 3, octobre-novembre 1973, pp. 5-20; Pierre L'Hérault, «Visages de la vie et de la mort, nouvelles d'Albert Laberge», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, 1900-1939*, t. 2, Montréal, Fides, 1977, pp. 1161-1163; Pierre Roure, «La fatalité chez Albert Laberge», *Co-Incidences*, vol. 3, no 3, octobre-novembre 1973, pp. 45-54; Denis Sauvé, «Les cauchemars d'Albert Laberge», *Tangence*, no 50, mars 1996, pp. 118-130 et Jean-Pierre Villeneuve, «L'argent dans les nouvelles d'Albert Laberge», *Co-Incidences*, vol. 3, no 3, octobre-novembre 1973, pp. 21-31.

⁶ *La Fin du voyage*, op. cit. Toutes les citations sont tirées de cette édition.

avertissements, notices de tous ordres, dont un auteur peut faire précéder son livre pour le «présenter» au lecteur et s'assurer ainsi qu'il soit reçu comme il le souhaite. J'ai montré ailleurs⁷ comment Laberge utilise tous ces moyens en début de *La Fin du voyage*, où il met en place un imposant paratexte pour son livre que, paradoxalement, il publie en édition privée, donc hors commerce.

Les dernières pages d'un livre, la scène finale, voire le dernier chapitre, sont cependant un lieu plus efficace, parce que plus discret, pour un auteur désireux d'attirer l'attention du lecteur sur les textes qui l'ont inspiré, éclairant ainsi la composition du livre et forçant sa relecture à la lumière de ces éléments nouveaux révélés au dernier moment. Dans *L'Amélanchier*, Jacques Ferron fait énumérer par Tinamer, la narratrice, quelques-uns des livres étalés sur sa table de travail et qui ont inspiré son récit.

Dans un recueil de nouvelles, c'est à la nouvelle de clôture que revient tout naturellement cette tâche. C'est en tout cas ce que paraît avoir voulu faire Laberge avec «La vocation manquée», passé l'étonnement que ce soit cette nouvelle-là qui ferme *La Fin du voyage* et non l'avant-dernière, «Lorsque revient le printemps», dont la forme de mini-recueil en fait un texte synthétique. Laberge a certainement agi délibérément. Qu'est-ce qui lui paraissait si important dans «La vocation manquée» pour clôturer son recueil par cette nouvelle plutôt que par la précédente, apparemment plus appropriée?

On peut penser qu'elle possède plus que d'autres une origine autobiographique, Laberge partageant avec Gaspard Bergevin, le malheureux héros, l'expérience traumatisante d'avoir été renvoyé d'un collège religieux pour avoir eu en sa possession des livres interdits. Mais il y a peut-être surtout que cet événement lui permet, à travers la question de la censure religieuse, de parler de ce qui est central pour tout écrivain — et sur quoi les autres nouvelles sont muettes —, à savoir des livres et de l'écriture. Grâce aux allusions à

⁷ Jean-Pierre Boucher, «Le paratexte labergien : le début du voyage», *La Nouvelle québécoise au XX^e siècle. De la tradition à l'innovation*, Les Cahiers du Centre de recherche en littérature québécoise, no 19, Québec, Nuit blanche éditeur, 1997, pp. 47-71.

avait commencé de le faire en début de recueil, en dédiant son livre à son oncle, le docteur Jules Laberge, «qui a illuminé les années de ma jeunesse en me faisant connaître Renan, Taine, Guyau, Michelet, Baudelaire et Verlaine».

La notice biographique du docteur Jules Laberge qui suit la dédicace de l'œuvre ajoute cependant des éléments de comparaison entre réalité et fiction. À première vue, cette notice sert simplement à présenter au lecteur ce dédicataire privé. La construction de ce texte montre que, malgré sa brièveté, il est aux yeux de Laberge une nouvelle en raccourci, l'annonce et le résumé de celles qui suivent. Écrite sur le modèle des nouvelles-biographies, la notice déroule l'histoire de la vie de l'oncle de l'auteur selon un canevas connu : une longue ascension brutalement interrompue par un coup du destin qui frappe à la dernière phrase : «[...] mais la maladie le terrassa soudain et l'emporta prématurément à l'âge de quarante-huit ans». La comparaison avec le destin du héros malheureux de «La vocation manquée» est éclairante.

Gaspard Bergevin est fils de forgeron, Jules Laberge de cultivateur. Le premier est envoyé au «grand collège» par ses parents, le second étudie au collège Sainte-Thérèse. Leurs existences prennent alors un tour différent. Bergevin est en butte à l'étroitesse d'esprit des religieux qui le renvoient pour s'être accusé à la confesse d'avoir lu de mauvais livres. Jules Laberge reçoit au contraire l'aide du vieil abbé Therrien dont les leçons privées lui permettent d'obtenir facilement son baccalauréat, lui ouvrant ainsi les portes de l'université. Devenu médecin, spécialiste, savant, sa bibliothèque témoigne de sa vaste culture et de sa vie réussie. Chassé du collège, Bergevin rate pour sa part la sienne qui n'est qu'une longue descente aux enfers. De l'écriture, il ne connaîtra que la caricature, aide d'un huissier, énumérateur pour un candidat dans une élection ou pour «l'almanac des adresses», correcteur de devoirs d'étudiants dans une école privée. Des livres qui ont causé son renvoi du collège, il ne connaîtra désormais que des contrefaçons, distributeur d'«annonces imprimées» pour un salaire dérisoire. S'il avait rencontré un abbé Therrien au lieu des pères obtus du collège, sa destinée aurait sans doute été autre.

La notice biographique du docteur Jules Laberge et «La vocation manquée» se font donc écho aux extrémités du recueil, bel exemple d'intertextualité interne. Au duo formé de l'oncle de l'auteur et de Bergevin, s'ajoutent deux autres personnages dont la destinée n'est pas sans rapport avec la leur. Le premier, c'est bien sûr Laberge lui-même qui, chassé du collège comme Bergevin et pour la même raison, a cependant bénéficié du soutien intellectuel de son oncle. Nul doute cependant que ce renvoi, et la condamnation épiscopale ultérieure, ont été des points tournants de sa vie. S'il n'avait craint la censure religieuse, aurait-il publié tous ses livres à compte d'auteur et en édition privée? Le second, c'est Ernest Renan, dont il a découvert l'œuvre dans la bibliothèque de son oncle. On sait que Laberge avait lu les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*⁸, autobiographie où Renan raconte comment, après avoir perdu la foi au Grand Séminaire de Saint-Sulpice où il étudiait pour devenir prêtre, il a pu quitter cette maison en bons termes avec les pères, mener une brillante carrière d'humaniste et de scientifique, bref, être utile à sa société comme Jules Laberge à la sienne. On devine ici un Laberge pensant à ce qu'aurait pu être sa vie si, à la suite de son renvoi du collège Sainte-Marie, il n'avait dû être journaliste sportif à *La Presse* et attendre l'âge de la retraite pour écrire l'essentiel de son œuvre.

«La vocation manquée» montre comment la vie de Gaspard est détruite par le pouvoir clérical qui contrôle un système d'éducation confessionnel et intolérant. Dans cette société, seuls ceux qui ont étudié dans un collège ont des postes de commande. Le livre et la parole sont à la source du pouvoir tant de l'homme politique que de l'homme d'Église.

Le forgeron Bergevin et le fermier Masson sont prêts à payer les études de leurs garçons au «grand collège» parce que c'est là qu'a fait son cours le député local :

Monsieur Tisseur c'était le député du comté, qui arrivait chaque dimanche à la messe en haut-de-forme, qui occupait le

⁸ Dans sa préface, Renan fait notamment l'apologie de la liberté de pensée et dénonce les états théocratiques où le dogme règne de manière absolue.

premier banc en avant, dans la rangée centrale et qui faisait de si beaux discours sur le husting à l'époque des élections. En prononçant le nom du député, le fermier Masson voyait déjà son fils arrivant à l'église en chapeau de soie et parlant à la foule des habitants du haut de la tribune, sur la place publique.

S'il n'était mort prématurément, le fils Masson aurait peut-être comblé les désirs de son père. Quant au fils Bergevin, renvoyé du collège, il n'obtient que quelques emplois très temporaires au service de ceux qui détiennent le pouvoir politique. Ainsi travaille-t-il pour un candidat libéral en campagne électorale. La description du quartier général du candidat, aux murs tapissés de «grandes affiches», et qui est présentée dans l'optique de Gaspard, montre bien que le pouvoir politique passe par la maîtrise de l'écrit :

À des tables, à des bureaux, des gens étaient occupés à écrire. Des messieurs debout, discutaient. Gaspard se rappela que l'on se trouvait en temps d'élection. [...] Gaspard s'assit sur un banc, regardant les commis qui adressaient des enveloppes, d'autres qui les prenaient et y glissaient des circulaires imprimées, d'autres encore, qui téléphonaient.

De même sert-il de recors à un huissier, prend-il les noms des citoyens pour «l'almanac des adresses», distribue-t-il «des imprimés de porte en porte» et, au moment de sa mort, comme un ultime rappel de sa vie ratée et de son échec à entrer de plain-pied dans le monde de l'écrit, le texte note que «dans la ruelle sordide [...] le vent froid soulevait la poussière et faisait tourbillonner des lambeaux de journaux et de vieux papiers». Le plus près où Gaspard s'approchera du pouvoir que confère la parole est dans «un rôle de figurant» dans un «spectacle d'artistes amateurs à un théâtre», expérience qu'interrompt la fuite de l'impresario avec la caisse. Quant au pouvoir de l'écrit, il en jouit un bref moment, comme professeur dans une école privée où il a la charge de quelques classes, et même, pendant la maladie du directeur, assumant «l'entière direction des cours». Mais ici aussi l'aventure tourne court quand l'école ferme ses portes à la mort du directeur.

Le pouvoir religieux repose quant à lui sur son contrôle de la circulation des livres et des idées par la censure, et aussi par sa maîtrise de la parole. Cette idée est d'ailleurs à la base de la décision du forgeron Bergevin d'envoyer au collège son fils, «un garçon feluette qui ne pourra jamais être forgeron». Il juge que s'il se faisait prêtre, ce serait la meilleure chose pour lui et pour eux car, comme le pense son épouse, «quand il sera instruit, il sera monsieur». Au collège règne la censure, les confesseurs étant la police secrète de la direction. C'est parce qu'il s'est confié au sien que Gaspard est renvoyé. Auparavant, il avait constaté que les lettres envoyées par les élèves à leurs parents ne pouvaient être cachetées :

Le règlement voulait qu'elles fussent données au père sans être fermées. De même celles qui arrivaient étaient ouvertes avant d'être remises à leur destinataire. En lui-même, Gaspard estimait que c'était là une mesure bonne pour les prisons et les pénitenciers.

Le pouvoir des religieux tient cependant tout autant à leur maîtrise de la parole et à leur capacité d'inventer des histoires qui frappent l'imagination des collégiens. Pour stimuler la ferveur de ses élèves, le père chargé de l'instruction religieuse leur raconte «une histoire édifiante» dans laquelle un homme est sauvé miraculeusement de ses ennemis par la Vierge parce que chaque jour il lui adressait une prière. Le père Athanase prononce pour sa part des sermons de retraite terrifiants dans le décor dramatique de la chaire éclairée : «Dès son premier sermon, il parla de la mort subite et de l'enfer. Il avait un débit dramatique au possible, et il citait des faits, racontait des histoires pour impressionner fortement ses auditeurs». Histoires de damnés, effarantes, dont il possède «un plein arsenal» et qui terrorisent les collégiens incapables de s'endormir, poursuivis par des cauchemars, et qui viennent encore hanter Gaspard sur son lit de mort : «Puis, il lui sembla apercevoir le masque fruste, sanguin, du père Athanase clamant d'une voix dramatique : Il était damné, damné pour toujours. Puis, tout s'effaça et il retomba à un sommeil qui ressemblait à l'anéantissement.»

La relation que cette société entretient avec les livres est ambiguë, faite de respect et d'hostilité. D'un côté, sitôt arrivé au collège, Gaspard est informé que le paroissien dans lequel il a suivi la messe jusque-là ne convient pas et qu'il lui faut se procurer un «eucologue», livre de prières contenant l'office des dimanches et des fêtes. Cette société attache donc un si grand prix aux livres qu'elle exige un livre approprié à chaque fonction. Masson obtient pour sa part une «demi-douzaine de beaux volumes» pour ses succès dans le grec et le latin, nouvelle preuve que le livre est un objet de valeur. En offrir, en recevoir, en posséder est signe d'élévation sociale.

Mais comme Gaspard l'apprend à ses dépens, le livre est aussi un objet suspect, dangereux. Les deux romans qu'il a achetés chez un libraire d'occasion et qu'il a rangés dans sa malle lui sont confisqués par «des mains indiscrètes», et le prédicateur de la retraite dénonce «les mauvaises lectures qui corrompent l'esprit et le cœur». Piégé au confessionnal, il est chassé du collège par le supérieur qui lui dit qu'il n'est pas «un élève qui convient à cette maison» qui ne peut tolérer des garçons «qui fréquentent des salles de lecture et se régalent de mauvais livres». Par sa fausseté même, cette accusation n'en est que plus révélatrice de l'intolérance des autorités religieuses.

Ce n'est donc pas un hasard s'il est beaucoup question de livres dans cette dernière nouvelle du recueil, comme si c'en était le sujet principal. Cinq œuvres sont explicitement identifiées qui, chacune à sa manière, éclairent celle de Laberge et expriment ses idées tant sur la littérature que sur les programmes d'études.

À considérer les cinq titres mentionnés, quelques premières constatations apparaissent. Laberge fait preuve d'éclectisme dans ses choix. Tout d'abord quant aux époques concernées : Antiquité (les *Métamorphoses*), XVIII^e siècle français (*Candide* et *Paul et Virginie*), XIX^e siècle français (*Les Trois Mousquetaires*) et flamand (le roman d'Henri Conscience). Éclectisme ensuite des genres : trois romans (*Paul et Virginie*, *Les Trois Mousquetaires* et celui non identifié d'Henri Conscience), un conte (*Candide*) et un très long (15 000 vers) poème (les *Métamorphoses*). Comme dans les dédicaces et épigraphes en début de recueil, les auteurs du XX^e siècle sont absents.

Autre rapprochement entre les cinq œuvres, elles se caractérisent, quoique à des degrés divers, par les nombreuses péripéties de leur intrigue. Ce sont des récits d'action, d'aventures, dont la composition souvent en unités distinctes — chapitres, épisodes, chants — témoigne de ce morcellement. C'est évidemment le cas des *Trois Mousquetaires*, de *Candide*, des *Métamorphoses* (comptant quinze livres racontant 246 fables différentes), sans doute aussi du roman historique d'Henri Conscience (*Le Lion des Flandres*?) et, bien que dans une moindre mesure, de *Paul et Virginie*. Toutes, elles racontent simultanément (par alternance, succession ou autrement) plusieurs histoires et non une seule, ce qui s'apparente à la manière de Laberge.

Dernier point commun, ces œuvres mêlent histoire et fiction, réalité et imaginaire. C'est le cas, à l'évidence, des *Trois Mousquetaires* et du roman d'H. Conscience, maître du roman historique. C'est aussi le cas de *Candide* qui évoque des événements de l'époque (le tremblement de terre à Lisbonne, par exemple), de *Paul et Virginie* qui, dans le cadre de l'île de France (île Maurice), parle des empires coloniaux des puissances européennes d'alors, et enfin des *Métamorphoses* qui s'achèvent sur la métamorphose en étoile de Jules César après son assassinat.

Chacun de ces livres pris individuellement fournit d'autres précisions sur les idées de Laberge. Au collège, Gaspard s'efforce de traduire des passages des *Métamorphoses* d'Ovide dans ses cours de latin, livre lu et commenté dans les collèges depuis le Moyen Âge. Laberge se rappelle vraisemblablement ici un texte que lui-même a dû étudier au collège Sainte-Marie.

On connaît aussi les circonstances difficiles de la parution des *Métamorphoses*⁹. Ovide l'a en effet brûlé de ses mains en apprenant son exil de Rome par ordre de l'empereur Auguste. Pendant son exil à Tomes sur la mer Noire, et jusqu'à sa mort, il a envoyé des copies corrigées de son texte à Rome, craignant que des versions incomplètes ne circulent. À cause de son exil, ses œuvres étaient

⁹ Pour plus de précisions consulter : Ovide, *Métamorphoses*, texte établi et traduit par Georges Lafaye, Paris, Société d'Édition Les Belles Lettres, 1928.

cependant tenues à l'écart des bibliothèques publiques, et personne ne se serait risqué à les vendre. La disgrâce initiale de ce livre, frappé comme son auteur par la censure impériale, a certainement retenu l'attention de Laberge dont *La Scouine* avait été l'objet des foudres de l'évêque de Montréal lors de sa parution dans *La Semaine*.

La construction de ce vaste poème en quinze livres / chants, qui ont pu être composés par Ovide à différentes époques de sa vie, confère à l'œuvre un caractère morcelé, éclaté, voire incohérent (certains critiques lui reprochent d'ailleurs son manque d'unité), auquel l'auteur tente de remédier en classant toutes les fables disparates dans un ordre généralement chronologique (des origines du monde à l'époque contemporaine), puis en les rattachant les unes aux autres par des liens souvent artificiels. Ce recueil avant la lettre n'est pas sans ressemblance avec ceux de Laberge qui réunit lui aussi en volume des textes rédigés isolément et qu'il fait tenir ensemble par une même thématique ou quelque autre élément de construction.

Enfin, et sans doute la raison principale de la mention de cette œuvre de l'antiquité latine, qui elle-même emprunte abondamment au répertoire grec, puisque Laberge y revient à plusieurs reprises, c'est la réflexion qu'elle lui permet de développer, sinon sur l'inutilité des études gréco-latines telles qu'enseignées dans les collèges, du moins sur la place démesurée qu'elles occupent dans le cursus en regard d'autres matières plus pratiques. En montrant comment elles préparent mal ou pas du tout les étudiants à se trouver un emploi au sortir du collège, Laberge critique sévèrement des programmes d'études inadaptés à l'époque contemporaine.

Au collège, le professeur de latin fait traduire à ses élèves les *Métamorphoses*, s'efforçant de leur montrer les beautés du poème latin, l'harmonie imitative du vers *Procumbit humi bos* censé reproduire le bruit de la chute d'un boeuf sur le sol. La réaction de Gaspard est particulièrement révélatrice des idées de Laberge :

Procumbit humi bos. Oui, un tambour qui donne un coup de maillet sur une grosse caisse ou une pile d'assiettes qui s'écroule au plancher, cela on l'entend, se disait Gaspard, mais le texte du poète latin le laissait sourd. Et dire qu'il en

avait vu tomber des bœufs assommés par le boucher dans sa petite campagne, mais il n'avait jamais entendu le bruit de la chute. *Procumbit humi bos*. Gaspard emporta le souvenir de cette année de classe.

La critique d'études collégiales coupées du monde réel est ici manifeste.

Le narrateur revient d'ailleurs tout au long de la nouvelle sur l'inutilité des études du grec et du latin dans la vie réelle, c'est-à-dire hors du collège où on leur accorde pourtant la première place. Masson est ainsi admiré et choyé «pour ses succès dans le grec et le latin». Tel un véritable leitmotiv, l'expression «piocher le grec et le latin» revient cinq fois dans le texte, et chaque fois avec une connotation négative. Alors qu'à l'école Gaspard avait été intéressé par la grammaire, la géographie, l'histoire sainte, l'histoire du Canada et de la France, au collège les vieilles langues du passé lui paraissent bien fades et arides :

En déclinant rosa, la rose, le jeune Gaspard sentait l'inutilité, la vanité de ces études. Cela lui faisait penser à un jeu de patience. Autrefois, lorsqu'il avait maîtrisé une page d'histoire, il avait appris quelque chose, mais piocher le latin et le grec lui semblait du temps perdu, un effort dépensé en pure perte.

Malgré tout, ajoute le narrateur, «Gaspard continuait de piocher le latin et le grec, mais plus que jamais, il sentait le vide et le néant de ces stériles études.» Après la retraite, «les classes recommencèrent et l'on se mit à piocher le grec et le latin». Après une nouvelle interruption, les classes reprennent et, découragé, Gaspard se demande «si de s'adresser à Dieu en latin lui était plus agréable qu'en français et si le *Pater* était préférable au *Notre Père*». Renvoyé du collège, il constate une fois de plus que ses études ne l'ont en rien préparé à la nécessité de gagner sa vie :

Alors, il ne serait pas prêtre. Il ne pouvait pas retourner au collège, car il était maintenant sans ressources et il lui faudrait gagner son pain. C'était comme si, après avoir

parcouru un grand bout de chemin, il lui fallait retourner en arrière pour prendre une autre route. À cette idée d'avoir à travailler pour vivre, il se sentait sans courage, car ces années qu'il avait perdues à piocher le latin et le grec ne l'avaient guère préparé à la lutte. Une immense lassitude, un amer dégoût de la vie l'envahissaient.

Toute sa vie est un échec, non seulement parce qu'il n'a pu devenir prêtre pour plaire à ses parents, mais surtout parce qu'au collège il a littéralement perdu son temps, que ses études, au lieu de favoriser son insertion sociale, ont fait de lui un inadapté, incapable de gagner sa vie : «Gagner sa vie. Quand on n'est pas préparé, qu'on n'a pas de métier, pas d'expérience, qu'on ne sait rien faire, qu'on possède seulement un léger bagage de grec et de latin, c'est un terrible problème». Voilà, constate le narrateur, le triste résultat d'un système d'éducation fossilisé qui empêche, plutôt que de favoriser, l'insertion des étudiants au marché du travail. Ce n'est qu'une bonne vingtaine d'années plus tard, pendant la Révolution tranquille, que le Québec modernisera son système d'éducation, au même moment où Vatican II rénovra la liturgie catholique et permettra l'usage des langues vernaculaires dans les cérémonies religieuses.

Le discours de Laberge rejoint ici celui de Voltaire, l'auteur de *Candide*, livre que Gaspard feuilleta à l'étalage d'un bouquiniste en même temps qu'un roman de Dumas :

En passant, il jeta un coup d'œil sur les livres posés sur une planche et se mit à feuilleter les *Trois Mousquetaires* de Dumas. Après avoir lu une vingtaine de lignes, il remplaça le volume et en prit un autre, *Candide*, de Voltaire, dont il parcourut une demi-page. Comme il n'avait pas d'argent à dépenser pour des bouquins, il s'en alla acheter son billet de chemin de fer.

Il faut ici distinguer les rapports qui peuvent exister entre la nouvelle de Laberge et, d'une part, le texte intégral de *Candide* que le lecteur connaît, et d'autre part la demi-page que Gaspard a lue sans poursuivre plus loin.

Le texte ne précise pas où se trouve cette demi-page dans *Candide*. L'hypothèse la plus vraisemblable est qu'il s'agit du début du conte de Voltaire, auquel Laberge invite son lecteur à retourner pour apprécier les échos entre les deux textes. On y découvre en effet plusieurs points de comparaison.

Le titre et le sous-titre, *Candide, ou l'Optimisme*, annoncent tout d'abord que ce conte philosophique est une critique de l'optimisme universel ou, exprimé autrement, l'affirmation que le monde est le théâtre de la guerre, de la souffrance, de la bêtise, et qu'il n'y a rien à espérer de Dieu indifférent aux hommes. Toute l'œuvre de Laberge, dont «La vocation manquée» est une illustration, s'inscrit dans le droit fil de cette pensée.

Deuxième élément non moins intéressant, la note dont Voltaire fait précéder *Candide* — «Traduit de l'allemand de Mr. Le Docteur Ralph, avec les additions qu'on a trouvées dans la poche du docteur, lorsqu'il mourut à Minden, l'an de grâce 1759» — par laquelle il se met à couvert de la critique en présentant son texte comme ayant été écrit par un autre, par ailleurs décédé. Rappelons — cela peut-il être une coïncidence? — qu'au début de *La Fin du voyage*, Laberge dédie son recueil au D^r Jules Laberge, son oncle décédé, dans la bibliothèque de qui il a découvert les auteurs qui sont à l'origine de sa vocation d'écrivain. Si j'écris, semble-t-il dire, c'est à cause de mon oncle et de sa bibliothèque.

Le titre du chapitre premier de *Candide* — «Comment Candide fut élevé dans un beau château, et comment il fut chassé d'icelui» — n'est pas sans évoquer le destin de Gaspard, chassé du collège par les pères sous un prétexte aussi futile (il avait des «mauvais livres» en sa possession) que celui pour lequel Candide est chassé par le baron (il a été aperçu derrière un paravent en compagnie de Cunégonde). Les deux jeunes hommes se ressemblent d'ailleurs : Candide, «un jeune garçon à qui la nature avait donné les mœurs les plus douces», dont «sa physionomie annonçait son âme», et qui avait «le jugement assez droit, avec l'esprit le plus simple»; Gaspard étudie pour sa part docilement malgré son peu de dispositions et accepte de devenir prêtre pour plaire à ses parents. Et comme Candide «chassé du

paradis terrestre» marche longtemps à travers le monde, Gaspard tente de survivre comme il le peut.

Enfin, le début de *Candide* présente le baron et son épouse dépourvus des qualités intellectuelles et de cœur accordées à leur rang social, comme toute la nouvelle de Laberge juge sévèrement les classes dirigeantes dont le pouvoir ne repose pas sur la supériorité de leur esprit, bien au contraire.

Si l'on considère maintenant l'ensemble du texte de *Candide*, les liens avec la nouvelle de Laberge sont encore plus nombreux. La composition des deux textes offre tout d'abord des similitudes. *Candide* apparaît comme une suite d'épisodes insérés dans un canevas d'ensemble, celui de la biographie du héros qui se déroule au fil de l'histoire d'un voyage. Si les aventures semblent à première vue se succéder au hasard, on devine bientôt un ordre, une finalité à cet enchaînement. Tout au long du récit jaillit la verve du conteur, de l'inventeur de péripéties qui se succèdent à un rythme endiablé, qui crée sans cesse de nouveaux personnages, qui eux-mêmes racontent des histoires qui sont autant de branches du tronc principal. Laberge ne compose pas autrement, greffant autour de l'histoire de Gaspard plusieurs histoires secondaires avec leurs personnages aussi fugaces qu'elles.

Les deux textes jouent sur la même thématique du voyage, des déplacements incessants des personnages. Au terme de ses pérégrinations, *Candide* n'aura appris qu'une chose, à savoir qu'il faut se contenter d'un bonheur médiocre mais sûr, et qu'à tout considérer, mieux vaut cultiver son jardin. Cette morale est proche de celle d'un personnage de «Lorsque revient le printemps», Clodomir Restaire, qui, après avoir touché un petit héritage, se retire à la campagne pour faire exactement cela, cultiver son jardin, contempler les splendeurs de la nature, et communiquer ainsi avec l'univers. Différence importante toutefois, alors que *Candide*, récit d'apprentissage comme l'est aussi «La vocation manquée», montre comment le héros passe de la candeur à la lucidité devant le spectacle du fonctionnement du monde et découvre finalement un art de vivre,

Gaspard ne trouve, lui, ni sérénité ni paix intérieure, victime de l'injustice des hommes jusque dans sa mort solitaire et misérable.

La vision du monde que proposent les deux œuvres est par ailleurs sensiblement la même. Le pessimisme de Laberge à l'endroit de l'espèce humaine fait écho à celui de Voltaire qui fait découvrir à *Candide* que toutes les espèces vivantes s'entre-dévorent. Il oppose à l'optimisme providentiel de Pangloss, disciple de Leibniz, la constatation que l'univers est livré au chaos devant l'indifférence divine, Martin affirmant à *Candide* que Dieu a abandonné le monde à quelqu'être malfaisant.

La critique du pouvoir religieux est aussi présente dans les deux textes. «La vocation manquée» montre comment la vie d'un jeune homme a été ruinée par l'intolérance, l'hypocrisie, l'étroitesse d'esprit des pères du collège (des jésuites?), comme ceux qui ont renvoyé Laberge du collège Sainte-Marie pour les mêmes raisons. *Candide* critique la présence des jésuites au Paraguay, *Candide* et Cacambo échappant de peu à la mort chez les Oreillons qui s'apprêtent à les manger, croyant qu'ils sont des jésuites («Mangeons du jésuite! Mangeons du jésuite!»). Les deux histoires opposent l'éducation religieuse bornée et intolérante à l'école de la vie, à l'apprentissage du monde que fait le héros à la faveur de son voyage de formation.

Les deux textes font aussi de nombreuses allusions à d'autres œuvres. À l'instar de «La vocation manquée», *Candide* contient des références explicites à plusieurs livres. Au souper de la marquise de Parolignac, tout le monde médite de tout le monde, et surtout de ceux qui écrivent. On discute des mérites et défauts de certains livres dont le texte donne les titres — les *Mélanges* de l'archidiacre T., par exemple —, Voltaire usant de ce biais pour s'exprimer sur des écrivains et des ouvrages contemporains.

Le séjour de *Candide* et Martin chez Pococuranté, noble vénitien, permet à Voltaire de donner son avis sur l'intérêt de lire les auteurs classiques (de l'antiquité gréco-latine), exactement comme le fait Laberge à propos des *Métamorphoses* d'Ovide. Leurs idées sont étonnamment proches. Ainsi, à propos d'Homère que Pangloss prise

fort, voici ce que lui déclare Pococuranté qui, lui, ne l'apprécie guère :

On me fit accroire autrefois que j'avais du plaisir en le lisant; mais cette répétition continuelle de combats qui se ressemblent tous, ces dieux qui agissent toujours pour ne rien faire de décisif, cette Hélène qui est le sujet de la guerre, et qui à peine est une actrice de la pièce; cette Troie qu'on assiège, et qu'on ne prend point : tout cela me causait le plus mortel ennui. J'ai demandé quelquefois à des savants s'ils ne s'ennuyaient pas autant que moi à cette lecture; tous les gens sincères m'ont avoué que le livre leur tombait des mains, mais qu'il fallait toujours l'avoir dans sa bibliothèque, comme un monument de l'antiquité, et comme ces médailles rouillées qui ne peuvent être de commerce¹⁰.

Le Gaspard Bergevin de Laberge pense la même chose. Pour les deux auteurs, un livre ne doit surtout pas ennuyer, et à l'Antiquité ils préfèrent des époques plus actuelles et concrètes.

Pococuranté accorde que les 2^e, 4^e et 6^e livres de l'*Énéide* de Virgile sont excellents mais, ajoute-t-il, «pour son pieux Énée, et le fort Cloanthe, et l'ami Achates, et le petit Ascanus, et l'imbécile roi Latinus, et la bourgeoise Amata, et l'insipide Lavinia, je ne crois pas qu'il y ait rien de si froid et de plus désagréable. J'aime mieux le Tasse et les contes à dormir debout de l'Arioste¹¹». Est donc réitérée ici la préférence pour des écrivains d'époques moins éloignées, qui touchent le lecteur et captent son attention. Si Pococuranté reconnaît qu'il y a chez Horace des maximes utiles, il y trouve aussi beaucoup de choses — le récit de son voyage à Brindes, par exemple — dont il ne se soucie aucunement, le trouvant sans aucun intérêt. Et de formuler alors sa ligne de conduite : «Les sots admirent tout dans un auteur estimé. Je ne lis que pour moi; je n'aime que ce qui est à

¹⁰ Voltaire, *Candide* dans *Romans et contes*, chronologie, préface et notes par René Pomeau, Paris, Garnier-Flammarion, 1966, p. 244.

¹¹ *Ibid.*

mon usage¹²». Élevé par Pangloss dans l'idée de ne jamais rien juger par lui-même, Candide est surpris par ces propos, mais Martin tient cette opinion pour «assez raisonnable». Ce droit à la liberté de pensée rejoint la dénonciation que fait Laberge dans «La vocation manquée» de la censure religieuse désireuse d'imposer la même croyance à tous, donc d'empêcher chacun de penser par lui-même.

Pococuranté affirme aussi ne jamais lire Cicéron, dont le récit des procès qu'il a plaidés lui paraît sans intérêt, ajoutant : «Je me serais mieux accommodé de ses œuvres philosophiques; mais quand j'ai vu qu'il doutait de tout, j'ai conclu que j'en savais autant que lui, et que je n'avais besoin de personne pour être ignorant¹³». Dans les quatre-vingts volumes de recueils d'une académie des sciences, il ne trouve pareillement «que de vains systèmes, et pas une seule chose utile», car pas un seul «des auteurs de ces fatras» n'a inventé seulement «l'art de faire des épingles¹⁴». Sur trois mille pièces de théâtre écrites en italien, en espagnol et en français, il n'y en a selon lui pas trois douzaines de bonnes, «tous ces recueils de sermons» ne valant pas une page de Sénèque qui professe un stoïcisme proche de l'attitude de Laberge. Quant aux «gros volumes de théologie» qui distillent l'ennui, Pococuranté ne les ouvre jamais parce qu'il ne se soucie guère qu'on lui dise quoi penser. Il admet qu'il existe dans plusieurs livres anglais une liberté de pensée et d'écriture inconnue en Italie où «on n'écrit que ce qu'on ne pense pas» et où personne n'ose «avoir une idée sans la permission d'un jacobin». Il regrette cependant que la passion et l'esprit de parti corrompent chez les Anglais ce que la liberté a d'estimable. Quant à Milton, il le juge interminable, grossier, triste, extravagant, obscur, bizarre et dégoûtant. Et de conclure sur un nouvel appel à la liberté de pensée : «Au reste, je dis ce que je pense, et je me soucie fort peu que les autres pensent comme moi¹⁵.»

Au même étalage de bouquiniste où il a lu une demi-page de *Candide*, Gaspard a aussi feuilleté *Les Trois Mousquetaires* de Dumas,

¹² *Ibid.*

¹³ *Ibid.*, p. 245.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ *Ibid.*, p. 246.

dont il lit une vingtaine de lignes. L'endroit où se trouvent ces vingt lignes n'est pas précisé, mais ici encore l'hypothèse la plus plausible est que ce sont les vingt premières. Les liens sont en tout cas nombreux tant avec la nouvelle «La vocation manquée» qu'avec le recueil *La Fin du voyage*. Les vingt lignes en question correspondent en effet très précisément au premier paragraphe de la préface dont Dumas fait précéder son roman.

Comme la dédicace de Laberge à son oncle, la préface de Dumas est écrite en forme d'une fiction introduite ainsi : «Dans laquelle il est établi que, malgré leurs noms en OS et en IS, les héros de l'histoire que nous allons avoir l'honneur de raconter à nos lecteurs n'ont rien de mythologique¹⁶». Dumas signale donc à son lecteur que l'histoire qu'il va lire se situe à l'époque «moderne» et non dans l'antiquité gréco-latine. Il présente aussi son roman comme historique, à preuve les personnages de Louis XIII, Anne d'Autriche, Richelieu, Mazarin, les courtisans de l'époque, et M. D'Artagnan dont il a découvert par hasard les *Mémoires*. À ce propos, il fait allusion à la censure et à la nécessité pour un auteur d'alors de se protéger, raison pour laquelle les *Mémoires* de D'Artagnan auraient été imprimés à Amsterdam «comme la plus grande partie des ouvrages de cette époque, où les auteurs tenaient à dire la vérité sans aller faire un tour plus ou moins long à la Bastille¹⁷». Aussi, astuce dont personne n'est dupe, il présente son roman comme la première partie des *Mémoires* dudit D'Artagnan.

L'attrait déclaré pour l'histoire et la méfiance à l'endroit de la censure rapprochent la préface de Dumas de ce qu'écrit Laberge. Si, comme dans le cas de *Candide*, on considère maintenant la totalité du roman de Dumas, que Gaspard n'a pas lu mais que le lecteur, lui, connaît, les deux auteurs se rejoignent en plusieurs endroits : un même goût pour les péripéties et les rebondissements (le roman de Dumas compte 67 chapitres titrés), un rythme haletant, une imagination fertile, un grand nombre de personnages, un récit rapide

¹⁶ Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, introd. de Roger Nimier, Paris, Le Livre de poche, 1961, p. 7.

¹⁷ *Ibid.*

émaillé de dialogues. Enfin, D'Artagnan, pauvre jeune homme qui vient de son Béarn natal chercher fortune à Paris, a un itinéraire qui est, du moins au départ, celui de Gaspard qui vient de sa campagne à Montréal, après avoir été chassé du collège.

Gaspard s'arrête aussi devant «la montre d'un marchand de livres d'occasion» et achète «pour un prix minime, deux vieux bouquins salis et jaunis [...] qui avaient dû traîner longtemps à l'étalage du libraire». Ces deux romans lui seront dérobés au collège avant qu'il ne les lise, et seront cause de son renvoi. L'un d'eux est «un roman d'Henri Conscience» que le texte n'identifie pas davantage. La mention de cet auteur révèle cependant des affinités avec Laberge. C'est un écrivain belge d'expression flamande, du XIXe siècle, dans lequel Laberge trouve le plus souvent ses modèles littéraires. Comme Laberge (et Gaspard), Conscience a fait des études irrégulières, occupé de petits emplois, participé à des mouvements littéraires, lesquels ont donné de l'impulsion à la renaissance flamande (Laberge a été membre de l'École littéraire de Montréal), et, après s'être brouillé avec sa famille, s'est retiré à la campagne pour se consacrer à l'horticulture, publiant un volume de proses et de poésies mêlées, à l'instar de Laberge dans *Hymnes à la terre*¹⁸. Son principal titre de gloire est cependant d'avoir écrit plusieurs romans historiques dans la tradition de W. Scott, dont le très populaire *Lion des Flandres* où il utilise le flamand comme langue littéraire, à la manière de Laberge qui reproduit dans ses dialogues et monologues le parler populaire québécois, chose encore peu usitée à l'époque. Les raisons ne manquaient donc pas à Laberge de trouver chez Conscience des points de rapprochement avec lui-même.

L'autre livre que Gaspard achète chez le même marchand et qu'il ne lit pas davantage parce qu'il lui est aussi dérobé, est *Paul et Virginie*, roman de Bernardin de Saint-Pierre paru en 1787. Quel lien peut-il y avoir entre ce roman et «La vocation manquée»? Pourquoi est-ce ce roman-là que Laberge fait acheter à son héros? La raison la plus évidente tient au fait que Saint-Pierre, ami et disciple de Rousseau, a aussi publié des *Études sur la nature* où, s'appuyant sur

¹⁸ *Hymnes à la terre*, Montréal, Édition privée, 1955.

une critique sévère des institutions, il affirme que la société ne peut se régénérer que par un retour à la vie naturelle et simple, loin donc de la société, le bonheur résidant dans une vie selon la nature, idée proche du «Il faut cultiver son jardin» de Voltaire à la fin de *Candide*. C'est aussi le canevas de *Paul et Virginie* : Marguerite et Mme de La Tour, deux veuves retirées à l'île de France, vivent dans la quiétude en cultivant leur petite métairie. Le drame surgit à la suite du départ forcé de Virginie pour la France où elle va dans un collège religieux étudier diverses sciences, elle qui a de faibles dispositions pour les études. Sa grand-tante, qui se charge d'elle, lui interdit en outre d'écrire à l'extérieur et fait intercepter ses lettres, jouant ainsi le rôle des pères au collège où Gaspard est envoyé malgré lui par ses parents.

La destinée en partie semblable de Gaspard et de Virginie éclaire sous un jour nouveau le titre de la nouvelle de Laberge. «La vocation manquée» n'est peut-être pas celle qu'on croyait au premier abord, celle de la prêtrise à laquelle les parents de Gaspard l'avaient destiné, pensant qu'il les ferait vivre avec lui dans un presbytère et qu'ils jouiraient ainsi du prestige d'être les parents d'un prêtre, voire d'un curé. La vérité est peut-être autre. Comme Virginie appelée en France par sa grand-tante qui se charge de son éducation et qui quitte l'île de France la mort dans l'âme, Gaspard est envoyé au «grand collège» sans qu'on lui ait demandé son avis (il n'y avait jamais pensé), et sans tenir compte de son peu de dispositions pour les études. Et comme en quittant pour la France contre son gré, Virginie rate sa «vocation» qui était de rester sur l'île et d'être heureuse avec Paul, sa mère et ses amis en continuant de mener une existence tranquille, proche de la nature, ainsi Gaspard rate-t-il aussi sa «vocation» qui était de succéder à son père dans le métier de forgeron, ou du moins dans un travail manuel à la campagne.

Reste que «La vocation manquée» dénonce un pouvoir qui règne par l'ignorance, critique faite à la fois par le récit de la vie du malheureux héros et, de manière plus voilée, par les allusions aux œuvres qu'on lui impose ou qu'on lui interdit de lire. Les livres que Gaspard trouve sur sa route sont donc placés intentionnellement par Laberge pour que, à l'insu du personnage qui ne les a pas lus ou si peu, ils décrivent pour le lecteur la société dont il est une victime.